

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant INSERTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c.

Table with 2 columns: Item (e.g., 2 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price/Value.

DEPECHE COMMERCIALES So vice-particulier du Journal de Roubaix New-York, 5 février. Change sur Londres 4.86 0/0; change sur Paris 5.13 3/4

DEPECHE COMMERCIALES So vice-particulier du Journal de Roubaix Liverpool, 5 février. Coton: Ventes 8,000 b. marché ferme.

ROUBAIX 5 FEVRIER 1876. Bulletin du jour On s'occupe beaucoup, beaucoup trop à notre avis, de la thèse et de l'anti-thèse contenue dans la nouvelle pièce de M. Angier, jouée à Paris cette semaine.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 6 FEVRIER 1876. Le Trésor de l'Abbaye (Faisant suite à PARIS.) PAR RAOUL DE NAVERY III LES SOUTERRAINS DE LEHON. (SUITE). Condan fut entouré, sinon questionné, et sans parler d'abord de lui et de ses projets, il amena l'entretien sur le magnanime Nomenoë, à qui la Bretagne devait la liberté, la gloire et la richesse;

masse du peuple, de qui dépendent, après tout, les mœurs et l'opinion, suivra toujours et invinciblement la doctrine de l'Eglise, en telle matière. Allez demander à une ouvrière qui sort de la mairie et qui va à l'Eglise, si elle se croit réellement mariée par le maire seul. Elle vous répondra que non. Tout est là.

Nous ne croyons pas que les catholiques doivent s'affliger de voir qu'on prend de telles mesures contre les confesseurs de leur foi; bien au contraire. La terreur qu'inspire un pauvre prêtre désarmé à des hommes qui ont à leur disposition tout l'arsenal des lois et de la force publique montre bien que la puissance du sentiment religieux s'impose à ceux-là même qui voudraient l'anéantir.

commandement entre l'empire d'Allemagne et le Vatican. Nous avons dit naguère que les désirs personnels de l'empereur Guillaume qui ne pourrait pas à la fin de son règne lier son nom trop étroitement à la quantité de mesures odieuses, n'étaient pas étrangers à ces tentatives d'accord. Mais, de son côté, M. de Bismarck ne serait nullement fâché de voir s'établir un modus vivendi entre les pouvoirs ecclésiastiques et les pouvoirs de l'Etat.

LETTRES DE PARIS

Paris, 4 février 1876. Tous les discours prononcés dans les réunions publiques sont le développement du programme exposé par M. Laurent Pichat dans la première réunion des délégués sénatoriaux. Il surgit bien dans la plupart des réunions quelques pauvres diables ou quelques originaux qui essaient de placer leurs élucubrations et qui réussissent seulement à provoquer des intermèdes comiques; c'est le côté grotesque de ces saturnales politiques. Il y a un côté très sérieux, il apparaît clairement que le but des radicaux est d'enfermer le maréchal dans un cercle de républicains d'où il ne pourrait sortir qu'en donnant sa démission.

M. Thiers n'aurait pas eu la même modestie que M. Louis Blanc s'il avait pu faire organiser un plébiscite sur son nom; mais qu'il est loin du temps où les conservateurs de 26 départements les nommaient député! Aujourd'hui les conservateurs sont devenus ses adversaires, et les radicaux ne veulent pas de lui. Lui, sénateur à Belfort, après qu'il eût été bien établi par conventions signées entre groupes d'électeurs que sa candidature n'avait aucun caractère politique, et élu par le plus petit de nos départements, il n'a trouvé à poser sa candidature que dans deux arrondissements: un du Nord, un de la Seine. Encore n'est-il pas certain que dans le

Nord il ne rencontre pas un concurrent qui aurait plus de chances que lui, (1) et à Paris il ne surprend une candidature qui triompherait facilement de la sienne. Dans ce cas, après avoir fait le difficile comme le héros de la fable, il serait tout heureux et tout aisé d'entrer au Sénat comme l'élu de 197 délégués. Quelle leçon, et comme elle serait méritée.

Le Journal officiel publie ce matin la circulaire de M. Buffet concernant toutes les dispositions du vote pour l'élection des députés; elle est utile à reproduire parce qu'elle renseigne administrateurs et administrés sur leurs devoirs et sur leurs droits.

M. d'Audiffret-Pasquier a engagé ses collègues de la commission de permanence à méditer sur le mode le plus convenable de la transmission des pouvoirs de l'Assemblée actuelle aux deux futures Assemblées.

On sait que les pouvoirs de l'Assemblée actuelle expirent le 8 mars, jour où les deux autres doivent se réunir. Or, on ne peut songer à demander aux députés qu'ils ne seront pas réélus de venir siéger pour une heure. On paraît s'être arrêté à l'idée de réunir le bureau actuel avec la commission de permanence et de composer ainsi une sorte de délégation de l'Assemblée nationale qui remettrait officiellement ses pouvoirs aux bureaux provisoires des deux autres Assemblées. C'est en effet ce qu'il y a de plus simple.

Parmi les candidatures singulières qui surgissent dans le département de la Seine il faut signaler celle du citoyen Magnier, rédacteur de l'Evénement, qui se qualifie d'anti-constitutionnaliste. Nous voyons que le citoyen Magnier a éprouvé la une ambition que ne justifie pas sa vertu; il a parlé hier dans une réunion, et quel qu'un à la fin de la séance lui a lancé cette apostrophe qu'il se propose de développer aujourd'hui ou demain: « Et votre passé! » Il est à croire que le citoyen Magnier va être bel et bien exécuté.

Je vous signale un article du Figaro intitulé: « le dossier d'un sénateur ». C'est l'énumération, et elle est longue, des motifs civils, politiques, judiciaires et militaires pour lesquels M. Jules Favre, élu sénateur à Lyon, devrait être déclaré indigne d'entrer au Sénat. — M. J. Favre se gardera bien de répondre.

(Autre correspondance.) Paris, 4 janvier 1876. Le mouvement électoral pour la chambre des députés commence à se produire avec une certaine animation; toutes les réunions préparatoires s'organisent; toutefois l'agitation est moins vive avec le scrutin d'arrondissement qu'avec le scrutin de liste. Il y a un peu de lassitude après les élections sénatoriales, les candidatures conservatrices se multiplient et s'annoncent, dans beaucoup de départements, sous de favorables auspices.

Nos amis de la Gazette du Midi donnent d'excellents conseils qu'il importe de suivre: « Il n'y a donc plus de temps à perdre pour les arrondissements électoraux, qui n'auraient pas encore choisi de candidat. Nous ne saurions surtout trop engager nos amis à couper court aux divisions qui pourraient entraver l'action; la Gazette de Nîmes, attribue l'échec des candidats conservateurs dans le département du Gard, pour les élections sénatoriales, aux tiraillements qui ont retardé jusqu'au dernier jour l'adoption de la liste définitive. Et il ne s'agit pas pour le Sénat que du suffrage restreint, c'est-à-dire d'un suffrage cent fois plus facile à atteindre que le suffrage universel, cette profonde masse comparable au chaos. Aussi plus de divisions nulle part, plus d'hésitation, plus de discussions byzantines, plus de conflits personnels. La bataille sociale est engagée; l'heure est venue où il ne reste plus aux bons citoyens qu'à obéir à la discipline comme le soldat à la voix du commandement. » H. OLIVE.

A Paris, dans le 8^{me} arrondissement, le duc Decazes et ses amis se remuent beaucoup pour sa candidature; mais elle est vivement combattue par un grand nombre de conservateurs, notamment parmi les membres des deux cercles les plus conservateurs: le Jockey-Club et le Cercle-Agricole. Ils voteront certainement pour M. Riant, qui offre beaucoup plus de garanties aux catholiques.

M. Raoul Duval et son comité, s'agitent aussi beaucoup. Il est probable qu'il n'y aura pas de résultat au premier tour. Il paraîtrait que le duc Decazes n'est pas très-assisé de son succès, car on prétend qu'il pose aussi sa candidature dans l'Aveyron, où il négocierait un accord avec les républicains même les plus avancés.

L'échec de M. Levert et de son parti dans le Pas-de-Calais, où ils ont voulu agir tous seuls, a fortement ébranlé l'influence de ce rival de M. Rouher parmi les bonapartistes.

Voici une épitaphe rétrospective des élections sénatoriales dans la Haute-Savoie: « Un candidat sénatorial offrait aux électeurs de sa commune, de payer moitié de leurs frais de bateau et de bouche à l'hôtel; mais un autre candidat a noblement coupé l'herbe sous les pieds, en offrant à ces honnêtes paysans de tout payer. Ils ont planté là le premier, et ont suivi le second en triomphe. Hélas! pauvre France! Le facteur que vous connaissez, qui conversait avec un riche fermier, dit qu'il était fort embarrassé; que l'un lui disait de faire comme ceci, comme cela, qu'il fallait voter pour un tel, et que d'autres personnes lui disaient tout autrement, qu'il n'y comprenait rien. Le facteur lui demande: Etes-vous républicain? moi,

répond-il, je suis fermier. — Avouons, quelle triste parodie du suffrage universel... c'est tout.

Les journaux de Toulouse nous apprennent que l'honorable M. de Belcastel, élu sénateur par les délégués de la Haute-Garonne, a été l'objet d'une véritable ovation de la part de la foule. « A peine, dit l'Echo de la Province, notre éminent ami avait-il paru sur le seuil du palais, que des applaudissements frénétiques, auxquels se mêlaient les cris de Vive le roi! Vive la France! ont retenti de toutes parts.

M. de Belcastel, en proie à une émotion facile à comprendre, a prononcé ces paroles: « Je n'ai jamais trompé personne. M. de Belcastel est effectivement de ceux qui ont refusé de voter la Constitution. Je suis toujours le catholique et le légitimiste que vous avez connu. C'est lui, que vous acclamez. Merci. Et la foule qui couvrait la place Saint-Étienne a redoublé de bravos. Notre éloquent député a été reconduit à son domicile par plusieurs milliers de personnes, dont l'enthousiasme se donnait libre carrière. « La cour de l'hôtel qu'habite M. de Belcastel a été envahie. Le nouveau sénateur a remercié tous ses concitoyens de la marque d'estime et d'éclatante sympathie qu'ils venaient de lui donner. La foule a répondu par des cris répétés de « Vive le roi. »

Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE LA FRANCE

On ne peut s'empêcher de regretter, dit fort judicieusement, ce matin, le Progrès du Nord, que le Conseil municipal de Roubaix n'ait pas été au complet lorsqu'il a été appelé à élire le délégué sénatorial. Nous nous associons au regret exprimé par notre confrère. Comme lui, nous déplorons que M. Jules Derognacourt ait créé une telle situation par sa persistance à poser sa candidature dans toutes les sections de la ville; nous déplorons aussi que nos élections complémentaires aient été retardées si longtemps par la protestation que quelques-uns de nos concitoyens ont cru devoir soumettre au Conseil d'Etat.

Le tirage au sort a donné à notre ville l'aspect que nous retrouvons chaque année à pareil jour. Les nombreux jeunes gens qui stationnent devant l'Hôtel-de-Ville animent la Grand-Place avec leur fête enrubannée et leurs chants joyeux; les uns, groupés autour des étalages chargés de numéros et de rubans tricolores, les autres agitant des drapeaux, faisant des gestes, criant à haute voix, entassés sur le balcon du Beuf-d'Or, d'où sortent mille bouffées d'enthousiasme patriotique; d'autres enfin, courant çà et là par bandes au bras l'un de l'autre, exprimant une joie qu'on croirait sans réserve. La Grand-Place offre des scènes d'un aspect vraiment pittoresque, et si le grand peintre des mœurs flamandes était encore là, comme il aurait plaisir à saisir ces scènes sur le vif.

M. Gambetta, dont l'arrivée à Lille est annoncée pour ce soir, après avoir assisté demain à une réunion publique au chef-lieu, pourrait bien, à ce qu'on assure, honorer la démocratie roubaissienne de sa présence et de sa parole. On va jusqu'à désigner le local dans le-

me en temps de paix, la nature paraissait se déchainer contre ceux qui avaient fait vœu de complet renoncement. Le couvent de Jersey semblait un nid de goélands livrés aux rafales de la tempête. Que récolter sur un rocher stérile où s'accrochaient le goémon jaune et les larges fucus bruns? — Si vous connaissiez notre patrie! s'écria Condan en terminant, si vous aviez vu la Rance bleue comme le ciel, dont les berges fleurissent au souffle de mai; si vous aviez pénétré dans les bois qui l'avoisinent, admiré les moissons que le soleil fait mûrir sur les pentes, compté les troupeaux paissant dans les prairies que baigne ce doux fleuve, vous comprendriez la Terre-Promise, et vous vous écrieriez comme les apôtres: — « Seigneur, bâtissons-y notre tente! »

— Nous étudions, ajouta un novice. — Mais pour vos études les documents mêmes doivent vous manquer. Dans les pays ravagés par la guerre, les manuscrits sont rares. La science a besoin de tranquillité, plus que la prière peut-être; car toute place est bonne pour s'y agenouiller et crier son amour à Dieu, tandis qu'on ne peut compulsé les chroniques sans pièces à l'appui, ni écrire l'histoire d'un pays sans preuves authentiques.

— Certes! certes! mon frère! et si la pensée du Seigneur ne suffisait à remplir une vie terrestre, nous aurions souvent regretté d'avoir pour demeure un couvent disputant un rocher aux sauvages mouettes des grèves. — Vous êtes peu nombreux? demanda Condan. — Dix seulement, mon frère; oserai-je vous demander combien votre communauté compte de moines? — Moins encore, mon père, six. — Cette maison fut fondée par deux frères résolus à donner à Dieu leur âme en ce monde afin d'être sûrs qu'elle fut heureuse dans l'autre. Ils se rendirent à Rome à pied, et le pape daigna les bénir et leur donner des reliques précieuses... Le cœur de Condan battit dans sa poitrine.

— Quelles sont ces reliques? demanda-t-il. — Celles de saint Magloire; elles ont jusqu'à ce jour protégé notre pauvre maison.

— Et je suis sûr, reprit Condan, qu'elles réaliseraient pour vous quelque miracle. Je vois dans l'avenir, sur les bords de la Rance, s'élever une magnifique abbaye bâtie dans le style roman le plus pur; une vingtaine de moines y partageront leur vie entre la méditation et le travail; les terres de l'abbaye suffisent non-seulement à l'entretien des moines, mais au soulagement de tous les pauvres de la contrée. On y vient en pèlerinage autant pour honorer les reliques de saint Magloire que pour consulter les doctes moines de Léhon. — Léhon? répéta le supérieur. — Oui, reprit Condan. Léhon est la plus poétique situation de la Bretagne: la rivière qui baigne ce territoire se perd dans la mer; les montagnes d'Arhès le dominent, des bois l'environnent; si le paradis peut être dans un coin de la terre, c'est à Léhon qu'on le doit trouver.

— Mon frère, dit le supérieur d'une voix émue, pensez-vous donc que le roi Nomenoë... — Nomenoë, le père de la patrie, m'a promis Léhon, ses bois, ses terres, son fleuve! Il fera démolir une ruine

romaine pour construire les murs de l'abbaye; nous sommes six, et nous vous offrons l'hospitalité.

— Eh bien! mon frère, dit le supérieur, il nous sera peut-être possible de l'accepter quand l'abbaye sera bâtie. Condan secoua la tête. — Mon frère, dit-il, ma situation est si délicate que sans votre charité je ne parviendrais point à triompher des difficultés qu'elle présente... Je vous offre la moitié de Léhon, mais à la condition que vous m'aidez à fonder le monastère dont Nomenoë m'a fait la promesse.

— Et que peuvent pour vous les moines de Jersey, mon frère? — Vous pouvez, répondit Condan en s'animant, quitter votre couvent abandonné aux vents du nord, et n'emportant avec vous que les vases sacrés et la chaise de saint Magloire, attendez avec nous que le roi ait tenu sa parole.

— C'est grave, bien grave! répéta le supérieur. — Songez combien peu de peine vous supporterez en échange d'un changement si grand dans la condition de vos frères. Le pays évangélique par vos soins, la science cultivée, la charité répandue à profusion, vos noms bénis par les pauvres, la gloire du

Seigneur exaltée. Ici, au milieu de ce peuple sauvage, que chaque bataille sanglante rejette dans la barbarie, il vous est impossible de travailler efficacement à la vigne du Seigneur; mais dans la Petite-Bretagne, quelle différence! Les Bretons ont accepté la foi avec enthousiasme. La croix s'est dressée sur leurs menhirs et désormais ils péraient jusqu'au dernier plutôt que de renoncer à leur croyance. La poésie austère de leur culte a fait place à la grâce chrétienne; leurs bardes ont attendu les cordes saintes de leurs harpes pour chanter le fils de la Vierge Marie. L'harmonieux Merlin lui-même a courbé son front sous l'eau baptismale. Venez! la Bretagne est le pays des montagnes de granit, des forêts mystérieuses, des nobles cœurs et des grands héros!

Le supérieur garda un moment le silence, puis il interrogea des yeux les moines de Jersey. Le langage de Condan avait porté la conviction dans leurs esprits, et sur le visage de chacun d'eux se lisait l'expression de la curiosité. — Allons au chœur, dit le supérieur. (A suivre).